

L'humanité au seuil

Crise de la mondialisation et dictature de l'économie mondiale

Stephan Mögle-Stadel



Mondialisation. Un concept d'une grande portée. De vieilles habitudes sont amenées à disparaître. La pulsation du temps change tellement rapidement qu'il devient de plus en plus difficile de s'orienter. Sans frein, les global players (acteurs globaux) que sont les banques et les groupes industriels internationaux utilisent cette situation à leur profit. Il semble que la guerre de tous contre tous soit devant nous ... pour avoir un emploi, pour obtenir de l'eau potable de bonne qualité et un lieu d'habitation à un prix accessible. Dans une telle situation, artificiellement enfiévrée, mise sur le gril des émotions, ce sont l'humanité et l'éthique qui meurent en premier. La politique internationale quotidienne n'est clairement pas la dernière à nous le confirmer.

Dans son nouveau livre Stephan Mögle-Stadel nous montre les dangers mais aussi les opportunités offertes par une recherche de rapport conscient avec la mutation en cours. D'une façon inédite, il met ici en lumière les arrières plans de la mondialisation et nous permet d'accéder à une compréhension plus englobante des événements de notre temps.

Table des matières

Remerciements	7
Introduction : l'humanité au seuil	9
I. Le choc des cultures – le piège de la mondialisation	
<i>San Francisco, Fairmont Hotel, le 27 septembre 1995</i>	19
<i>San Francisco, Fairmont Hotel, le 29 septembre 1995</i>	21
<i>Le sang de San Juan – « Ceci est mon sang, prenez en et buvez en tous »</i>	24
<i>Les limites de la croissance – Au seuil matériel</i>	25
<i>Les limites du délire – « croissance » exponentielle</i>	30
<i>L'année 2022 – ceux qui veulent survivre</i>	34
<i>Soylent Green – « Ceci est mon corps, prenez et mangez en tous»</i>	35
<i>Le capitalisme prédateur version NS (National Socialisme) et US</i>	38
<i>... made in Manchester</i>	44
<i>Après l'Etat NS : le masque temporaire de l'économie de marché sociale</i>	47
<i>Total Global – de l'économie nationale à l'économie globale</i>	58
<i>Totalitarisme économique – l'AMI fait tout d'une façon nouvelle</i>	64
<i>Intermezzo : citoyens de l'Etat mondial</i>	72
<i>Deutsche Bank. Un coup d'œil sur le conflit pour la domination du monde</i>	73
<i>Economie mondiale en état de guerre et opérations des services secrets</i>	83
<i>Magie de la peur – le terrorisme mis en scène</i>	88
<i>Possession. Une esquisse spirituelle du démoniaque</i>	100
<i>La technosphère – le quatrième règne</i>	114
II. USA, ONU, Irak et les tours de la nouvelle Babylone	
<i>Arrières plans et éléments d'une histoire relationnelle</i>	123
<i>Bushisme – le complexe militaire industriel du Christ</i>	130
<i>Les tours de la nouvelle Babylone</i>	131
<i>L'organisation humaine sur l'East River</i>	132
III. Citoyens du monde et citoyenneté mondiale	
<i>L'exemple Garry Davies - La déclaration des droits de l'homme et le mouvement de citoyenneté mondiale de 1948</i>	139
<i>La Haye 1999 – Le long chemin de la société civile</i>	159
<i>Auroville et la lutte pour l'âme de conscience</i>	163
<i>Vivre dans une société sans lieu – William Knokes « le plus audacieux des mondes »</i>	168
<i>Strobe Talbot : la naissance d'une nation globale</i>	172
<i>Bouddhisme et crise globale – un entretien avec Peter Grieder</i>	178
<i>Faust ou Humanus</i>	188
Notes	207
Sur l'auteur	223

Introduction : l'humanité au seuil

*... là où on ne peut plus continuer,
et où on ne peut désormais plus reculer,
où il ne reste plus que ce revirement inouï :
la percée.*

*Devrons nous emprunter ce chemin
jusqu'à son terme,
jusqu'à l'épreuve des ténèbres ultimes ?
Mais là où il y a danger peut croître ce qui sauve.
Martin Buber, « Je et Tu »*

Le sable de l'histoire du monde s'écoule plus rapidement dans le sablier de la politique quotidienne. Nombreux sont ceux qui ressentent qu'en tant qu'humanité, nous sommes arrivés à un seuil, à un carrefour. Le temps nous est compté, nous vivons à crédit, et il semblerait qu'un créancier inconnu et dont nous avons même oublié l'existence vienne nous mettre en demeure de payer les intérêts d'une période de développement qui nous aurait été octroyée jusqu'ici. La procédure de mise en demeure est déjà lancée. On l'appelle la mondialisation.

Mondialisation I : « Les limites de la croissance », le chômage de masse en augmentation, la domination des multinationales, le tourisme sexuel à échelle mondiale, la guerre contre le terrorisme de l'administration Bush, le fondamentalisme moderne et le fanatisme en terre d'Islam et aux USA, une pollution de l'environnement en augmentation et des aliments contaminés, le choc des cultures, la guerre pour le pétrole et l'eau potable, le démantèlement de l'Etat social régalien dans les nations industrielles occidentales, le nouveau « capitalisme prédateur » et la restauration de la domination du complexe militaro-industriel ... en bref : la peur rôde.

Digression I : Nous pouvons également être reconnaissants de cette peur, de cette insécurité existentielle : elle secoue notre sommeil inconscient, notre confort dépourvu de pensées qui consiste à se laisser emporter par le flot, comme elle le ferait d'une couche de poussière déposée sur nos âmes. Nous pouvons essayer de garder les yeux clos devant cette peur nécessaire et fuir dans la maladie. Nous pouvons aussi nous procurer des lunettes, pour nous protéger de la poussière qui monte en tournoyant de tout ce qui jusqu'alors était mis sous le boisseau et restait comme en sommeil. Des lunettes aussi pour renforcer nos capacités de vision afin de découvrir les événements qui se déroulent derrière ce rideau de poussière. Et nous pouvons transformer la peur en une énergie constructive pour la connaissance et l'action.

Mondialisation II : Des millions de personnes manifestent dans le monde entier contre la guerre et le néo-capitalisme. Des mouvements de la société civile et d'organisations non gouvernementales (ONG) à échelle mondiale s'associent (souvent grâce à internet) à l'avant garde d'une société civile mondiale. Ces ONG organisent une alternative aux réunions au sommet du G8, des 8 gouvernements des états nationaux les plus puissants : le forum social mondial. Des initiatives de protections environnementales qui dépassent les frontières s'opposent à l'avidité du profit sans frontières. L'ancien mouvement du tiers monde transforme son état d'esprit et son nom pour devenir un mouvement pour un monde un. La France et l'Allemagne refusent d'accorder un blanc sein à l'administration US pour la guerre en Irak ... en bref : face à la gouvernance mondiale des USA, aux entreprises internationales

et aux puissances financières globales, se développe une résistance qui émane d'un mouvement civil mondial orienté vers l'humain.

Digression II : D'un certain point de vue, il nous faut être reconnaissants à ces puissances de nous permettre de nous secouer et éveiller en nous cette « conscience de la responsabilité pour la planète », comme citoyens d'une communauté mondiale de destin, liant l'humanité et la Terre. Mais une simple résistance ne suffit pas. Une résistance qui, sans reconnaître les courants plus profonds de la psycho-histoire, de l'histoire de l'âme, ne va pas au delà de savoir contre qui elle s'exerce, s'épuise rapidement. Dans l'art martial traditionnel japonais inspiré du bouddhisme Zen, le Bushi Do, l'élément central est de véritablement connaître l'adversaire et de déjouer d'éventuelles illusions : illusions, Makyos, qui par exemple peuvent émerger au sein de la conscience d'un méditant lors d'un Zazen, comme autant de perceptions partielles de l'état psychique de notre monde intérieur. La résistance contre un adversaire, qu'il soit véritable ou imaginaire, conduit finalement au vide si la résistance contre la puissance d'opposition de l'asservissement n'est pas également complétée par une vision toute aussi forte et concrète : pour quoi nous engageons nous, jusqu'où la résistance et l'engagement peuvent-ils conduire et comment, pas à pas, pouvons nous obtenir une meilleure vision ?

Mondialisation. Un mot d'une large portée. Enjambant les frontières, détruisant les habitudes et accélérant la pulsation du temps. Babysitter en charge de nombreux événements et courants de pensée contradictoires. Peut-on s'orienter dans la tempête de la mondialisation ? Que se passe t'il derrière les écrans des vents de sable de l'histoire ? L'humanité qui se tient au seuil du XXI^{ème} siècle est profondément partagée, en presque 200 états nationaux, engagés dans une concurrence des uns contre les autres. Sans frein, les acteurs globaux ainsi que les top managers des grosses banques et des multinationales exploitent cette situation. Cette fracture s'étend jusque dans les familles et les âmes des hommes. Il semble que la guerre de tous contre tous menace ... pour avoir le dernier emploi, l'essence la moins chère et aller goûter l'ivresse de la vitesse au volant (attention, fin du bouchon au prochain virage !), ainsi que pour obtenir une eau potable de bonne qualité, et un lieu d'habitation à un prix accessible. Dans de telles situations, artificiellement enfiévrées, mises sur le gril des émotions, ce sont l'humanité et l'éthique qui meurent en premier.

Dans le livre « Dag Hammarskjöld – vision d'une éthique de l'humanité », sur le secrétaire général des Nations Unies assassiné en 1961, j'ai décrit la vie officielle et politique ainsi que la vie non officielle et spirituelle, de cet être. Il a su incarner une éthique humaine interculturelle. Le développement d'une telle éthique, non pas comme un ensemble d'idées philosophiques, mais comme un guide d'actions au quotidien, constituera une composante centrale d'une réponse à la crise globale. Le fait que ce livre est paru entre temps dans sa quatrième édition, avec une préface de Kofi Annan, montre qu'entre temps de nombreuses personnes ont prêté attention à cette personnalité qui fut un véritable citoyen de ce monde. Car il a découvert une nouvelle façon, une nouvelle route encore peu empruntée : la possibilité d'intégrer en soi, dans son Je, toute l'humanité, et le fondement sans nom de l'Être. Un homme de notre temps, qui a approché l'humanité et la divinité comme autant de partenaires d'un dialogue, au-delà de tout égoïsme de chapelle et d'ersatz de satisfaction, comme un objectif, comme une source de force, et comme chemin méditatif sur la longue route vers lui-même.

Pourtant, la biographie exemplaire d'un tel « homme spirituel » (citation d'un article de son ami et mentor Martin Buber) ne suffit pas en soi. En cette période à tendance apocalyptique

qui est la nôtre, il faut, pour que nous devenions pleinement contemporains, que nous accédions en plus à la connaissance d'abîmes plus profonds et finalement aux arrières plans qui donnent sens à la crise globale. Et il faut également, pour que nous soyons à même de devenir humains, que nous reconnaissons le mal sous sa forme moderne. Dag Hammarskjöld a parlé ainsi en 1958 dans un discours : « Les conflits qui ont une cause profonde se sont déjà développés tout au long de l'histoire. Ils ont paru atteindre une espèce de sommet avant et pendant la deuxième guerre mondiale, mais continuent de se développer. Et les forces de destruction qui ont toujours été présentes en nous se rendent visibles sous des formes nouvelles. Ces forces représentent le plus grand défi auquel l'être humain a à se confronter ».

De nombreuses personnes ont déjà eu l'occasion de voir le « mal », sous sa forme banale ou d'une apparition spectrale, mais en tout cas véritablement les yeux dans les yeux. Et la vérité ainsi que l'aspect bien véritable et authentique de la vision les a libéré ... de leurs peurs. Ceci peut sembler de prime abord étrangement paradoxal. Le présent livre fut écrit, après de durs combats contre les virus informatiques, à partir d'une série de conférences et de séminaires sur le thème des forces d'autodestruction et des forces démoniaques dans l'histoire du XX^{ième} et du XXI^{ième} siècle. « Lors d'une décision importante, tout notre être participe, ses côtés bas comme ses côtés élevés. (...) Même si plus tard Méphistophélès apparaît souriant, vainqueur, lors de la décision, il peut être vaincu par la façon que nous aurons de prendre sur nous les conséquences de notre choix » (Dag Hammarskjöld, *Jalons*).

La crise croissante de la mondialisation est le résultat, la conséquence de nombreuses décisions, conscientes et inconscientes (ou bien encore de décisions qui n'ont pas été prises), de tous les êtres humains qui ont été présents sur Terre jusqu'à nos jours. Toute force de l'ombre, dissimulée également en nous, qui veut le mal et par là crée souvent du bien, craint la lumière de la conscience humaine. Quelque soit l'endroit où un être humain dirige la lumière de sa conscience et sa volonté de se connaître soi-même, là, Méphistophélès (comme la plupart des chefs d'état), qui est un « non-lumière-ami » (me-photo-philes), doit battre en retraite. J'ai eu l'occasion de faire l'expérience que de nombreuses personnes ont été soulagées et comme libérées d'une confusion pesante lorsque, ensemble, nous avons pu amener un peu de lumière dans l'obscurité de nombreux phénomènes de notre temps – ceci également dans des cas laissant transparaître quelque chose de démoniaque. Si nous regardons en face (la face globale du monde) les conséquences de nos actes individuels et collectifs, et j'entends ici réellement une vision profondément psychologique et spirituelle, alors la paranoïa du complot mondial peut se transformer en une metanoïa et la psychose potentielle en une métamorphose des forces du Je (un autre mot pour amour). A cette occasion, l'illusion et la vérité peuvent quelques fois être très proches l'une de l'autre.

Avons nous oublié comment nous y prendre pour être créatifs avec la douleur de la déception et notre apparente impuissance ? La résistance et la disponibilité pour la confrontation nécessitent une créativité et un éveil intérieurs soutenus. Voilà qui nécessitera de faire des efforts. Mais cela est véritablement humain.

« La douleur est grande. Pour écrire ce livre, une confrontation personnelle avec une douleur quotidienne bannie, qui nous est devenue à tous insoutenable, est rendue nécessaire. Insoutenable car nous avons oublié comment nous y prendre avec la douleur. (...) L'histoire du XX^{ième} siècle est l'histoire d'une immense douleur et de sa négation ». Voilà ce qu'écrit le psychothérapeute suisse Arno Gruen en 1991 en introduction à son livre « Falsche Götter. Über Liebe, Hass und die Schwierigkeit des Friedens » (« Faux dieux – de l'amour, la haine et la difficulté de la paix »).

Je suis certain qu'il y a également dans ce livre des passages qui vont donner des aigreurs d'estomac et actualiser des peurs existentielles pour les personnes qui tendent à les refouler. Dois-je maintenant, après une biographie bien reçue sur l'action de l'élément humain chez Dag Hammarskjöld, m'excuser auprès de mes lecteurs (et lectrices) car je leur en demanderais trop ici et là dans ce livre ?

Je vous demande de lire ce livre avec exigence, pour acquérir quelques arrières plans associés à la crise de la mondialisation. Pouvoir supporter une situation ou un processus sans nous y déclarer précipitamment innocent, incompetent, impuissant, ou bien sans relativiser notre propre responsabilité pour ce qui advient dans le monde, cela peut nous aider à devenir intérieurement plus humain, et travailler ensemble à la lente résolution des problèmes. De nombreux problèmes sont transmis de générations en générations et ce qui n'a pas été assimilé hier, apporte confusion et ravages dans le monde d'aujourd'hui. (Les lecteurs familiers de l'Anthroposophie, Bouddhisme ou Hindouisme pourront volontiers mettre à la place du mot génération, le concept d'incarnation). Pour le dire avec les mots d'Arno Gruen : « En réalité, il est minuit moins une. La confrontation dans le golfe Persique nous rapproche de la dévastation. Tant que nous refusons la souffrance, nous ne pouvons éviter une catastrophe comme celle d'aujourd'hui ». Depuis 1933, c'est à dire au plus tard depuis le 6 août 1945, il est sans interruption minuit moins une. Tant que par pitié pour nous-mêmes nous n'osons ni nous engager dans un combat contre l'égoïsme, ni le gagner, tant qu'une nouvelle humilité et capacité à nous restreindre nous-mêmes n'arrête pas les ravages de la machinerie en marche, la confrontation avec la catastrophe nous demeure encore nécessaire.

Le psychologue américain, Roger Walsh a formulé ce qui suit en 1985, dans une étude « Survivre – causes psychologiques fondamentales de la menace globale »¹ : « (...) l'incapacité à reconnaître les racines psychologiques de notre situation mondiale m'a paru réduire la profondeur et l'efficacité de notre action ». Dans l'introduction de cette étude sur le sujet des dangers d'une guerre nucléaire et de l'explosion démographique, il développait comment avec un tel sujet, ses co-auteurs l'avaient laissé tomber : « Par un hasard favorable, immédiatement après, une étudiante très intelligente, compétente, avec des connaissances en psychologie, et qui gagnait sa vie comme écrivain professionnel, me proposa son aide. (...) Elle me rappela après une semaine, pour refuser le travail. Elle m'a dit alors que c'était trop pour elle. Plus elle avançait dans sa lecture, plus elle se sentait angoissée et moins elle parvenait à dormir ».

Celui qui pense pouvoir traiter la crise globale, qui tend à être totale, uniquement avec des moyens psycho-analytiques ou bien d'une façon factuelle, sans se laisser affecter et même initié par elle, sans rechercher ce qui fait sens en pleine authenticité, sans devenir un méditant, sans – finalement – devenir aimant, il s'abandonne (c'est à dire son pseudo Je) à la peur. Celui qui pense, comme cet entrepreneur suisse, qui a décliné la proposition d'une contribution à ce livre pour la raison que la thématique du livre lui paraît trop pessimiste et trop fixée sur les forces antagonistes de l'économie, celui-là devrait se (faire) demander si cela n'est pas une façon inavouée de fuir devant ce côté sombre de la vie qui est également, et de façon paradoxale, ce qui apporte la conscience. Et, lorsque dans son dernier livre, après avoir vendu son entreprise familiale à la concurrence parce qu'il s'était lassé de la transformation promise, il réfléchit à une nouvelle éthique des affaires et à une culture d'entreprise pleine de sens, sans y intégrer les tendances obscures qui sont bien perceptibles dans ce domaine, alors un « optimisme spirituel » peut se transformer très facilement en une naïveté illusoire. Ceci ne m'empêche pas d'apprécier chez lui la sincérité de celui qui est dans une démarche de

¹ « Pour survivre à l'an 2000 : Psychologie de la survie »

recherche. Je connais moi aussi la tentation de prendre un anesthésiant « spirituel » pour calmer la douleur du monde. Mais supporter la souffrance du monde en restant pleinement éveillé et se placer de façon constructive face aux puissances génératrices de souffrances qui agissent dans l'économie et la politique mondiales me paraît être un cheminement pleinement contemporain.

On peut trouver des exemples dans lesquels spiritualité et résistance se supportent mutuellement : Dorothee Sölle, Jean Ziegler, Rachel Carson, Dag Hammarskjöld, Eleanor Roosevelt, Mahatma Gandhi et Martin Luther King sont autant de noms qui doivent être inscrits pour cette raison dans le livre de l'histoire de l'humanité.

Puisse ce livre nous inviter à devenir pas à pas un peu plus méditant, initié des crises, chercheur de sens, résistant et aimant. (Un chemin sur lequel nous nous sommes déjà tous engagés depuis longtemps). Dans quelques régions allemandes s'est maintenue la coutume de déposer sur le cartable des enfants entrant en primaire un morceau de vieux pain sec. Celui qui veut avoir accès aux friandises et aux ustensiles d'écriture qui sont dans le sac doit d'abord remâcher la tranche de pain sec. Dans notre face à face avec les forces du destin qui mettent en mouvement le monde, nous sommes presque tous des élèves en primaire. Martin Buber, le vieux sage de Jérusalem a raison : nous devons suivre le chemin poussiéreux jusqu'à son terme, jusqu'à l'épreuve finale des ténèbres, afin de trouver l'élément authentiquement salvateur.

Je vous prierai de prendre note du fait que les notes, sources et références bibliographiques sont réunies dans l'appendice à partir de la page 207.

Lucelle / Stuttgart, le 18 septembre 2003. *Stephan Mögle-Stadel.*

Informations pour des conférences diapo et autres activités :

Institut Dag Hammarskjöld (WFM)

Boite postale 800 745

D – 70507 Stuttgart

Fax : (+49) 0711-7353622

www.weltdemokratie.de

I. Le choc des cultures – le piège de la mondialisation

San Francisco, Hôtel Fairmont, le 27 septembre 1995

Des jours plus difficiles viennent.
Un délai consenti jusqu'à nouvel ordre
Deviend visible à l'horizon.
Ingeborg Bachmann, *Le délai consenti*

Tel un temple luxueux du gaspillage, le « Fairmont » domine les baraques de la périphérie de China Town qui l'entourent. Ce n'est pas un simple immeuble mais un genre de cathédrale en béton armé et de façades en verre sombre dans lesquelles la lumière du soleil se réfléchit en brillant la plupart du temps. Ce logement de luxe des riches et des puissants trône sur la Nob Hill, surnommée par les habitants les plus pauvres de San Francisco, la « Colline Snob ». Des ascenseurs en acier s'élèvent du sol et apportent les hôtes accrédités dans un monde fait de marbre, de brocards de soie, d'ornements en or et laiton poli aux éclats. En haut, au restaurant du nom de Crown's Room (Salle de la Couronne), s'offre une vue sur le Golden Gate Bridge et le bleu infini de l'Océan Pacifique. Assez souvent en automne, le bleu, agité, se transforme en gris sombre.

Ce 27 septembre, le building est entouré d'hommes musclés en costume sombre. Un écouteur est logé dans leur oreille et quelques uns semblent parler avec le col de leur chemise. Des microphones miniaturisés sont attachés aux cols renforcés des chemises. On n'est pas là à l'écoute de la voix de Tina Turner, d'une cantate de Bach ou de la 9^{ème} symphonie de Beethoven, mais plutôt à des ordres transmis sur les ondes du centre de sécurité. Ces hommes avec leurs lunettes de soleil stéréotypées sont des agents de sécurité et des agents des services secrets. Des limousines de luxe blindées s'arrêtent devant l'entrée principale. Protégés par des jeunes gens, ce sont principalement des hommes plus âgés qui en descendent, parmi lesquels George Bush senior, qui avait annoncé un nouvel ordre mondial dans un discours daté du 11 septembre 1990. Mais on trouve également quelques dames de fer, à l'image de Margaret Thatcher, qui arpentent d'un pas décidé le tapis rouge à l'entrée de l'hôtel. Leurs talons martèlent avec un son dur le marbre luisant de propreté. Dur comme le son de leurs voix qui retentiront plus tard dans la grande salle de congrès. Dur comme le maintien de leur corps, dur comme leurs âmes fières. Libres des pesanteurs sociales ou liées à des idéaux, elles n'éveillent pas seulement auprès des femmes de ménage mexicaines et des jeunes femmes à la réception l'impression qu'en ce week end de la Saint-Michel ce sont les seigneurs du monde qui se sont donnés rendez vous en ce lieu où les vagues de l'Océan Pacifique déferlent sur la côte ouest des Etats Unis d'Amérique.

Un homme les a tous invités. Et ils viennent de presque toutes les grandes scènes du monde. Ceux qui donnent le ton sont les représentants du premier monde hautement industrialisé. Pendant ces 4 jours, du 27 au 30 septembre 1995, se réunissent ici presque 500 personnes, leaders mondiaux de la politique, de l'économie, des médias et d'une élite universitaire pour un « state of the world forum »². Le nom de l'hôte : Mikhaïl Gorbatchev, le dernier président de l'URSS.

² forum sur l'état du monde (NDT)

Alors que l'URSS, en 1991, a été engagée dans un processus historique de mise en faillite, Gorbatchev ouvre le congrès sur l'état du monde sur le fait que nous sommes tous en route vers une nouvelle civilisation mondiale. Même le représentant du Pentagone, le ministre US de la guerre, qui sinon se vante plutôt d'avoir conduit l'URSS à la faillite par une course au surarmement, fort courtois, ne ménage pas ses applaudissements. Le congrès est financé et organisé par la Fondation Gorbatchev, elle-même soutenue par des donateurs américains souhaitant rester anonymes. Le siège américain de la fondation se situe presque à portée de vue, en bas, sur le port, dans une zone anciennement militaire, au sud du Golden Gate Bridge, au « Presidio ».

Quelques orateurs emploient le mot de « Mondialisation » en tant que terme générique pour désigner l'interaction de différentes évolutions récentes qui se renforcent mutuellement. Ce mot, déjà utilisé depuis quelques années en sociologie et en sciences politiques s'émancipe là des milieux académiques spécialisés et se propage comme une épidémie de sida en une nuit au sein du Fairmont Hotel puis gagne le monde entier porté par les participants (infectés) du congrès. Mondialisation : un mot qui va symboliser toute une époque.

San Francisco, Fairmont Hotel, 29 septembre 1995

Grande salle des congrès. Un des orateurs qui utilise le mot "Mondialisation" est le professeur en sciences politiques âgé de 67 ans, Zbigniew Brzezinski. Cet ancien conseiller national pour la sécurité de Jimmy Carter est spécialiste pour les slogans percutants. Dans son livre publié en 1970 « between two ages : America's Role in the Technetronic Era »³, il forge le terme de trilatéralisme pour désigner la nécessité de rapprocher et mettre en réseau les élites des USA, du Japon et de l'Europe occidentale (en particulier l'Allemagne et la France). « L'évolution technétronique » qui concerne la microélectronique et l'automatisme, la soi-disant « troisième révolution industrielle » requiert une gestion de crise commune. En juillet 1973, ses pensées deviennent réalité. C'est au Japon que la rencontre fondatrice a lieu, réunissant des représentants des trois régions hautement industrialisées. Et Zbigniew Brzezinski devient le premier directeur de la Commission Trilatérale.

Aujourd'hui, en ce 29 septembre, il disserte sur la société des 20:80. D'après cette théorie, 20 % d'une population en état de travailler suffit dans une société high-tech de plus en plus dotée d'ordinateurs pour maintenir un niveau de production suffisant, et pour garantir que les grandes multinationales puissent engranger des bénéfices. Ces 20 % seraient constitués de spécialistes bien formés et en état permanent de surcharge professionnelle et très bien rémunérés. Et qu'en serait il des 80 % restants, ces sans emplois ? Allant de petits boulots en petits boulots, de Burger King en McDonalds et de grands magasins Fnac en Darty, ces travailleurs moins bien rémunérés devraient être entretenus dans de suffisamment bonnes dispositions, d'après l'expression de Brzezinski, par le « Tittytainment ». Le « Tittytainment », d'après le créateur du concept, serait une combinaison du mot du dialecte US titty (pour pis ou mamelle) et entertainment. Brzezinski comprend par là le cocktail servant la paix et l'ordre public, composé d'aides sociales et de chômage, plus des petits jobs, agrémentés de séries TV et jeux internet conçus comme passe-temps et occupations tout autant ludiques que superficielles. Ce principe de domination, d'anesthésie collective, habillé d'un nouveau nom était déjà connu dans la Rome impériale des Césars. Le pain le moins cher et les jeux les plus sanglants.

³ *La révolution technétronique*, Calmann-Lévy, 1971.

Mais Brzezinski ne représente pas l'étape suprême du « néolibéralisme », un mot coquet pour désigner le nouveau capitalisme prédateur et le vieux capitalisme de Manchester. Ce 29 septembre, John Cage a également la parole. Top manager de l'entreprise SUN fabricant des ordinateurs, qui a en particulier mis sur le marché le langage de programmation Java, Cage pousse les idées de Brzezinski un cran plus loin. La multinationale SUN Microsystems, cotée en bourse, n'a besoin réellement « au plus que de 8 employés fermes. Maintenant, nous embauchons nos employés même en Inde par internet, ils travaillent pour nous sur leur ordinateur et ils sont également licenciés par email ». Après une courte pause, le Pr Rustun Roy demande : « Et combien de personnes travaillent actuellement pour SUN Systems ? ». « Environ 16 000 et elles sont presque toutes, sauf une minorité, une réserve de rationalisation ».

Ce qui pourrait peut-être choquer un lecteur humaniste laisse les top-managers relativement froids. Aucun parmi eux ne croit encore à une crise conjoncturelle sur le marché de l'emploi. Ils savent tous, même si ils ne le disent pas ainsi à leurs employés et à ceux qui les ont élus, que nous nous trouvons en plein milieu d'une déconstruction structurelle et technologique qui touche des postes à contrat à durée indéterminée et la protection sociale des états. Il reste à savoir ce qu'il adviendra des perdants de ce processus de déconstruction, c'est à dire typiquement 80 % de l'humanité, si ils ne peuvent se vendre comme esclave prestataire de service à prix réduit et par là se maintenir juste à flot. Mais à cela aussi le top-manager a une réponse : « The question will be to have lunch or to be lunched ».

« La question sera d'avoir un déjeuner ou bien (pour les autres) d'être un déjeuner ». Le 29 septembre est pour l'ésotérisme chrétien et juif le jour de l'archange Michel. Ce dernier, devenu dans la mythologie chrétienne, celui qui vainc le dragon, pour les hébreux l'esprit qui mène l'assaut et protège, Mikael, tient lieu de puissance cosmique maintenant l'ordre et tient en échec celui qui dévore l'âme, Satan. Si on traduit les 3 syllabes Mi Ka El, alors apparaît la question : qui est comme Dieu ?

Ce qui est en question ici n'est pas seulement l'outrecuidance d'une conscience de soi masculine. Ceux qui se sont retrouvés fin septembre 1995 ne sont pas nécessairement les gens de Mikael. Mais ces demi dieux en tout cas ont une chose en commun avec Mikael, eux aussi se comprennent comme des puissances ordonnant le monde. Nous reviendrons sur ce qu'est cet « esprit » qui souffle ici. Et il se peut que les top-managers trouveront des excuses en arguant qu'ils obéissent à une contrainte systémique inhérente à l'ordre économique mondial et qu'ils s'efforcent d'éviter le pire (par exemple 100 % de chômage). De telles excuses sont connues dans l'histoire européenne – du côté des fonctionnaires fascistes, nazis et communistes.

Le sang de San Juan – « Ceci est mon sang, prenez en et buvez en tous »

Ceci est devenu réalité. Pas encore chez nous en Europe. Mais l'Amérique latine n'est qu'à quelques 7 heures de vol de distance. En fait elle n'a pas de nom. Appelons la Ramona Leao. Elle a 33 ans et est mère de 3 enfants. Elle vit avec sa famille à San Juan, un bidonville dans la banlieue de Bogota en Colombie. (Cela pourrait aussi être Mexico City). Jusqu'à deux ans de cela, elle travaillait pour 3 euros comme cueilleuse de fleurs. C'était le salaire à la tâche pour une journée de travail de 10 heures. Puis elle a développé de l'asthme et a eu une fausse couche à cause des insecticides appliqués à grande échelle. Depuis, son mari travaille dans l'industrie des fleurs. Il est un peu plus robuste et en se plaint pas de son allergie de peau ni de ses maux de tête. Les fleurs, chargées de conservateurs chimiques et contaminées par les pesticides sont envoyées par l'entreprise US Evergreen vers les USA et l'Europe centrale.

Cela constitue 50 000 tonnes de fleurs par an. La chambre froide des avions coûte plus cher que la main d'œuvre bon marché des plantations de fleurs. Roses de la Saint Valentin, orchidées de la fête des mères, roses pour la fête du parti Socialiste et muguet pour les manifestations syndicales du 1^{er} mai. Ce sont des roses rouges, rouges comme le sang.

Mais le salaire de son mari ne suffit pas pour cette famille de 5 personnes. Heureusement, il y a le Laboratorio Clinico San Juan. Toutes les deux semaines, Ramona vient vendre son sang dans le laboratoire de la clinique. Du fait de la sous-alimentation continue et des prises de sang, ses règles se sont interrompues. (Ramona a encore de la chance, sa voisine a déjà dû vendre ses reins). Son sang est envoyé aux USA par la firme Biotechnica Colombia, une firme à responsabilité limitée, sous forme de conserve de sang ou bien comme plasma sanguin. De là, il est vendu à la bourse du sang à Los Angeles par des brokers comme Herman Plant qui fait un bénéfice en le revendant 100 fois son prix. Ramona Leao est une victime du choc des cultures. Si un jour, exténuée, elle devait, pour des raisons de santé, ne plus pouvoir aller vendre son sang, ce serait à sa fille aînée d'aller soit travailler sur les plantations de fleurs contaminées par la chimie soit ... Ici se dresse clairement, pour tous ceux qui sont assez forts dans leur Je pour vouloir le voir : le vampirisme qui se tient derrière le soi-disant néolibéralisme.

Les limites de la croissance – Au seuil matériel

Rome, période du mouvement des années 68. Dans les rues d'Europe, ceux qui manifestent contre la guerre brutale au Viet Nam portent des affiches avec des slogans comme « USA - SA - SS ». En novembre, le républicain Richard Nixon est élu 36^{ième} président des USA. Son énergie criminelle se révèle à son maximum lors du scandale du Watergate. Au sein des membres de l'équipe gouvernementale de Nixon, on trouve également un jeune diplomate de carrière, Georges Bush senior.

Mais les hommes qui se retrouvent en ce week-end des 6 et 7 avril 1968 à l'Academia dei Lincei, à proximité de la forteresse des anges du Vatican, s'occupent de questions dont la portée est encore plus grande. Aurelio Peccei, jadis résistant anti-fasciste et, à ce jour, manager en chef de Fiat, nourrit des inquiétudes sérieuses quant à l'avenir de l'humanité lorsqu'il considère l'industrialisation qui intensifie la pression sur les matières premières, l'empoisonnement de l'environnement par les industries et l'explosion de la population mondiale. Ami de l'ancien secrétaire général des Nations Unies Sithu U Thant, il fut inspiré à Genf par les discours de Dag Hammarskjöld et appartient à cette minorité de top-managers que l'on peut à bon droit qualifier de véritables humanistes et citoyens du monde. Pour financer des projets humanistes et cosmopolites, il utilise les moyens de Fiat ainsi qu'une partie de sa fortune personnelle. En ce jour d'avril, il a invité à Rome 30 scientifiques de différents domaines, critiques vis-à-vis de l'évolution de la société, non pas pour discuter avec eux des problèmes du monde mais pour trouver des possibilités scientifiques d'agir. Les universitaires réunis là seront les premiers membres fondateurs du nouveau Club de Rome dont le nombre sera limité plus tard à 100. Quatre ans plus tard, en 1972, en publiant l'étude « Halte à la croissance ? »⁴, ils appliquent une espèce de « choc d'avenir ». Ils portent un coup à la croyance fanatique en un progrès « éternel », hautement industrialisé et impliquant l'économie de marché. Publié l'année du premier congrès environnemental de l'ONU à Stockholm, ce premier rapport du Club de Rome est une attaque frontale contre l'industrialisation sans scrupule et le consumérisme sans frein. Il tombe juste avant la réduction de la production pétrolière qui en soulignera encore la portée (une sorte de

⁴ The limits of growth – Les limites de la croissance.

manifestation destinée aux nations industrielles occidentales de l'union des pays producteurs de pétrole, OPEP). Le rapport est écrit dans une langue scientifique compréhensible de tout un chacun. Les calculs présentés concernent la croissance de la population, la consommation d'énergie et de matière premières, les effets secondaires de la technologie, la production de déchets et de chaleur, la pollution de l'environnement et l'érosion des sols (désertification). Ils reposent en particulier sur la simulation (à l'époque révolutionnaire) par un ordinateur du très renommé MIT (Massachusetts Institut of Technology).

Pour être bref, Aurelio Peccei et ceux qui s'étaient engagés avec lui ont fait tout cela pour couper l'herbe sous le pied des disciples d'une croissance économique permanente (toujours plus haut, toujours plus vite, toujours plus). L'étude est devenue un best seller incontesté dans plus de 20 langues. L'énoncé principal était que nous vivons sur une petite planète dont les réserves de matières premières et la fertilité des sols peuvent s'épuiser. La biosphère n'a que des capacités limitées pour absorber les rejets gazeux de l'industrie, les échappements des voitures, la chimie et les déchets en matières synthétiques. Sur la surface habitable de la planète, seul un nombre limité d'êtres humains peut vivre de façon raisonnable (digne d'un être humain). Tous ces faits pouvaient déjà auparavant être clairs pour tout un chacun pour peu qu'il pense (au moins à moitié) globalement. Faits néanmoins, que pour des raisons psychologiques inhérentes à nos sociétés de consommation possédées par la technologie, il faut parvenir à rendre plausibles, enfin, grâce à la médiation de la magie high-tech des simulations sur ordinateurs et le verbe puissant (quasi sacerdotal) d'un cercle de professeurs triés sur le volet.